

doit être « non un réservoir mais une fontaine ». Que cette fontaine de vie intellectuelle soit belle, accueillante, perpétuellement jaillissante : une bibliothèque doit être ouverte tout le jour, de neuf heures du matin à dix heures du soir : elle doit offrir au passant des salles gaies, lumineuses, attirantes : en Angleterre, Eugène Morel en a vu des centaines : « c'est aussi beau que l'église, que l'Hôtel de Ville, c'est aussi gai que le bar, cela brille comme le théâtre. Le soir, jusqu'à dix heures, cela invite, dans la brume. Il y fait chaud, il y fait propre. Et l'on y est toujours en bonne compagnie. » On voit cela en Angleterre, en Amérique : chez nous... chez nous on ne sait que faire des églises désaffectées, et l'on démolit des cathédrales !

Dans ces bibliothèques mettez les livres qui plaisent, que l'on demande, qui sont utiles, romans — et certes la lecture des romans n'est pas moins profitable que celle de tant de livres d'histoire — poèmes, annuaires, ouvrages techniques ; ayez une salle des journaux, et le plus possible de périodiques : « *Le Temps* (ancien) et les *Temps nouveaux* s'équilibrent ; le rhumatisme préserve de la tuberculose. » N'imitiez point les scrupules de nos bibliothécaires qui dénoncent l'incuriosité populaire.

« Ont-ils envoyé des circulaires aux marchands de bois du quartier pour leur dire que les derniers tarifs, journaux et annuaires qui les intéressent sont à leur disposition ? Le garde-champêtre a-t-il crié dans le village, entre deux beaux roulements de tambour, qu'il y avait à la Bibliothèque de fameux almanachs, le cours des grains, l'annonce des foires, et tout ce qu'on peut avoir de renseignements sur le prix et la qualité du bétail ? Ont-ils offert à l'Émancipation sociale, à la Fédération des groupes unifiés, à la Libre-Pensée et aux frères de l'Immaculée-Conception, aux sœurs de l'Enfant-Jésus, au Synode et au Consistoire, à la Fanfare, au Club, aux sociétés de tir, au gymnase, aux syndicats rouges, jaunes et patronaux, de leur avoir, plus commodément que chez eux, à toute heure, tous les jours, les livres et journaux qu'ils désirent ? Ont-ils cherché à s'entendre avec n'importe qui pour acheter à frais communs livres ou journaux, ceux que ni un particulier ni un groupe, ni une petite bibliothèque ne peut se payer ? »

Il est urgent d'entreprendre et de réformer du tout au tout l'éducation des bibliothécaires, l'éducation du public qui sait lire : tous révèrent une conception prodigieusement vieillie et néfaste du rôle des bibliothèques. Nous avons créé en France un enseignement primaire ; nous n'en retirons qu'un assez mince avantage : « Le temps est venu, après un demi-siècle d'efforts qui triomphent aujourd'hui en Angleterre, en Amérique, de concevoir la lecture comme un service public, municipal, analogue à la voirie, aux hôpitaux, à la lumière — celle du gaz — à l'hygiène — celle du corps. » Certes le temps est

venu d'associer la France à cette grandiose et émouvante révolution qu'annonce, plusieurs siècles après l'apparition de l'imprimerie, l'utilisation rationnelle de l'invention de Gutenberg, l'avènement si longuement retardé, si impatiemment espéré, du livre.

Et maintenant, qu'Eugène Morel nous donne en cent feuillets au plus un éloquent résumé de ses huit cent soixante-dix-huit pages, un petit tract limpide, accessible, convaincant, et que tous les bons citoyens aient à tâche de prôner, de faire lire, et de répandre dans nos villes et nos villages, à Paris, en province, partout.

LUCIEN MAURY.

THÉÂTRES

Odéon : *Antar*, pièce en cinq actes, en vers, de M. CHEKRI-GANEM, musique de RIMSKY-KORSAKOW.

A l'impossible, dit-on — vous savez le reste. Je ne suis donc pas tenu de vous parler aujourd'hui de *Chantecler* : je ne l'ai pas vu. C'est une infortune que je partage avec quelques-uns de « nos plus notoires contemporains. » M. l'Administrateur général de la Comédie-Française — pour n'en pas citer d'autres — qui a été le parrain de M. Edmond Rostand à l'Académie, et aussi au théâtre, puisqu'il a joué sa première pièce, *Les Romanesques*, vient de faire savoir aux journaux, sous forme de rectification, qu'il n'a pas été parmi les élus de MM. les chefs de l'entreprise. Si je fais la même déclaration aux lecteurs de la *Revue Bleue*, c'est que je crois la leur devoir. Ils s'étonneraient à bon droit de mon silence. S'étonneraient-ils ? Ils savent bien — depuis le temps ! — que d'un bout à l'autre de cette histoire, rien ne s'est passé comme à l'ordinaire. Mais bientôt tout rentrera dans l'ordre et ce sera le moment, le véritable moment, à mon gré, d'examiner comme il convient une fantaisie de poète, qui aurait gagné sans aucun doute à moins fatiguer par avance l'opinion, à ne pas venir à nous avec un cortège de mesures exceptionnelles et à ne point se présenter enfin à l'univers en suspens comme un événement mondial et fabuleux...

* * *

L'Odéon nous offre un fort beau spectacle, un drame oriental qui est aux légendes arabes ce que *Le Cid* est aux chroniques espagnoles, et met en scène le héros des vieilles traditions de l'Arabie préislamique. Nous voilà bien loin des esprits blasés,

des cœurs usés, des artifices fatigués, bien loin de nos boulevards, de nos salons et de nos alcôves, ramenés à une de ces civilisations primitives où les sentiments simples se déploient avec la tranquille majesté des forces naturelles.

Car c'est une civilisation tout entière que résume Antar, et qu'il représente, une civilisation assez avancée déjà pour que l'homme s'y puisse dresser de toute sa hauteur et donner carrière de tout son élan, assez jeune encore pour que sentiments et passions y apparaissent dans leur nouveauté et, si l'on peut dire, dans leur fleur. Et nous en sommes tout rafraîchis. Nous nous retrouvons à la source même de la poésie; nous allons voir la nature et l'amour, l'amitié, la jalousie, la haine, agir comme des forces neuves à l'œuvre dans des âmes neuves. Le monde arabe n'a pas encore reçu l'organisation et l'impulsion de l'Islam. Ces tribus de pasteurs, ces peuples de la tente, vivent dans leurs oasis, bergers et guerriers, dont la grande affaire est de défendre leurs puits, leurs troupeaux et leurs femmes, tous ces biens autour desquels se déchainent les passions élémentaires avec une magnifique simplicité.

Il arrivait parfois dans ce monde plein de poésie, que la verdure de l'oasis, la richesse de la vie éclore parmi l'aridité des sables, le scintillement des nuits du désert, l'ivresse de l'amour et celle de la guerre formaient un poète. Son inspiration ne le séparait point de ses frères : elle les rassemblait autour de lui; il ne s'isolait point pour rêver : son chant, comme celui de l'aède ionien, du barde celtique, était la parole de tous. Tel fut sans doute Antar, dont la réalité historique n'est pas douteuse, encore qu'il soit devenu une figure légendaire, que la fantaisie orientale a durant des siècles embellie et enrichie. Des rhapsodes spéciaux colportaient ses exploits, et leur collaboration anonyme, comme pour l'*Iliade* peut-être, comme pour le Romancero du *Cid*, a formé peu à peu ce *Roman d'Antar*, *Sirat Antar*, que Lamartine appelait « un des plus beaux chants lyriques de toutes les langues ». M. Chekri-Ganem, un Syrien élevé dans nos écoles et virtuose dans notre langue, y a trouvé tous les éléments de son drame.

De tels sujets sont les meilleurs que puisse rêver un poète dramatique; ils sont, par leur nature même et leur longue élaboration antérieure, grandis et dégagés, mis au point, si je puis dire, pour l'optique du théâtre. Moins sera auteur l'auteur qui leur fait subir cette dernière métamorphose et mieux ils s'en trouveront. Son rôle est d'intervenir le moins possible, de les aider seulement à s'achever et à éclore. Shakespeare aimait procéder ainsi avec les vieilles chroniques où il puisait les pièces remaniées de son répertoire. Les tragiques grecs

n'en usaient pas autrement avec le fonds de légendes nationales qu'ils exploitaient à tour de rôle, et Wagner, après tout, que fit-il autre chose? M. Chekri-Ganem ne se plaindra pas, j'aime à le croire, que je le place en mauvaise compagnie. Rien n'a plus de grandeur en soi ni plus d'intérêt pour nous, que les drames où revit un moment d'une civilisation, un aspect de l'humanité. Les Romantiques l'avaient bien compris, et ce fut là au théâtre leur véritable dessein. Mais ils se laissèrent égarer par la recherche du pittoresque extérieur, crurent qu'on pouvait entrer tout droit, après quelques jours de lecture, dans l'esprit d'un temps et l'âme d'un peuple, donnèrent tête baissée dans toutes les littératures, se promènèrent en imagination dans tous les pays, ne virent partout qu'eux-mêmes ou plutôt ne virent tout le reste qu'à travers leur « moi » démesurément grossi, n'empruntèrent, en fin de compte, que des décors et pour le reste accumulèrent les artifices sur les contre-sens. Mais ces grands lyriques ne pouvaient faire mieux et leurs faiblesses ici furent la rançon du génie qu'ils déployèrent ailleurs. Leur idée reste belle, d'évoquer des siècles disparus, d'éclairer des figures héroïques ou légendaires. J'aimerais *Les Burgraves*, s'ils étaient l'œuvre d'un poète national allemand, j'aime *Peer Gynt* en regrettant qu'une tradition poétique ne l'ait pas débrouillé pour Ibsen et que la fantaisie du dramaturge y ait été livrée follement à elle-même. J'aime enfin, nous aimons tous — quoiqu'il appartienne à des régions moins hautes — ce *Cyrano de Bergerac* où le romantisme finit par réussir ce que *Marion Delorme* avait manqué.

Antar est le guerrier poète. Il a la force indomptable du bras et la douceur exquise des lèvres; sa lance fait couler le sang et ses lèvres laissent couler le miel. Il sauve sa tribu et il l'enchanté; il unit en lui ce double prestige du héros et du barde, qui, dans les civilisations primitives, satisfait la double impulsion des hommes vers la violence et vers la beauté.

Ce héros irrésistible, qui est l'image vivante de ce qu'il y a de meilleur dans sa race, inspire l'amour; il l'inspire surtout à la fille de l'émir, la jeune et gracieuse Abba, qu'il vient de sauver. Il a sauvé la tribu, repoussé l'envahisseur, capturé le chef Zobéïr. Il s'est révélé lui-même comme un chef. L'émir en prend ombrage; ce chef timoré, qui tremble pour son pouvoir, fuit les décisions qui engagent et les responsabilités qui compromettent, se voit obligé de feindre devant l'enthousiasme de tous. Il se déclare donc prêt à récompenser dignement Antar, à lui accorder ce qu'il demandera. Antar lui demande sa fille, l'étoile de la terre, que ses yeux charmés ont vue apparaître un soir de jadis en même temps que la première étoile du ciel. L'émir Malek se résigne, en apparence

du moins, car il met de telles conditions au mariage, il impose de tels exploits au héros, que le don à ce prix n'est plus guère qu'un refus. Mais l'amour ajoute à la force d'Antar et le rend invincible :

Je serai le plus grand comme elle est la plus belle.

Il part. Cinq ans se sont passés. Aba se consume dans l'attente. Celle que le *Roman* d'Antar appelle Aba-la-Potelée n'est plus que l'ombre d'elle-même ; et en cette nuit suprême où son cœur lui dit qu'il va revenir, que l'épreuve est finie, voici que l'émir vient tenter un dernier effort pour la détacher de son amour. Il lui représente que sans doute Antar est mort et qu'aussi bien ce fils d'une esclave abyssine, ce demi-noir est indigne d'elle. Le chef Amara, voilà l'homme qui lui convient. La jeune fille ne répond que par l'explosion de sa tendresse exaltée, passionnée, frémissante, et ce chant d'amour retombe en paroles de mépris sur Amara, quand il vient se proposer une dernière fois.

Cet Amara est la lâcheté, la perfidie, la jalousie et la haine, comme Antar est la bravoure et la loyauté, Aba l'amour. Il est l'ombre qui accompagne inévitablement la lumière, l'ombre que projette sur le sol la stature du héros. Il a fait crever les yeux du captif Zobeïr en lui faisant dire que tel était l'ordre de son vainqueur, et il conduira la haine aveugle du vieux prisonnier...

Mais voici le retour d'Antar. Il revient triomphant vers celle qui l'attendait fidèle. Il est plus grand que naguère, plus beau, plus radieux. Il a conquis partout les cœurs par ses poèmes ; il a vu l'envoyé d'Allah qui prêche une religion nouvelle et appelle à un avenir de gloire les tribus dispersées dont il veut faire un grand peuple. Antar épouse Aba pour l'emporter avec lui vers la destinée que lui promettent ses exploits et son prestige.

Ces noces sont dans la pièce l'occasion d'un divertissement qui ajoute au mérite d'être fort original celui de ne pas faire tache dans l'ensemble comme les absurdes ballets d'opéra. La danse du feu, autour du bûcher allumé dans l'oasis, devant la tribu en cercle, tandis qu'une charmeuse de serpents enroule et déroule autour de son cou les molles ondulations du reptile, — c'est une scène un peu barbare qui garde dans ce cadre toute sa signification et sa beauté.

Les deux derniers actes nous conduisent en un autre lieu : un défilé, une gorge au pied de laquelle roule, parmi les pierres, un torrent que nous ne voyons pas. A gauche, derrière un rocher, se tient Zobeïr. Depuis cinq ans, le vieillard guette sa vengeance. L'heure est venue : le traître Amara l'a conduit ici, et tout à l'heure, quand Antar passera avec sa caravane, l'aveugle, qui s'est exercé à viser

au bruit des pas ou de la voix, décochera la flèche empoisonnée dont une égratignure suffit à donner la mort. Il n'aura besoin que d'attirer par quelque bruit, en jetant des pierres au fond de la gorge, le chef vigilant qui donne toujours de sa personne, qui fait toujours face, le premier, à tous les dangers. Antar est touché, il va mourir, mourir à l'apogée de sa gloire et de son bonheur, et mourir en « beauté ». Il pardonne au vieillard abusé, qui comprend son erreur et son crime, s'en punit lui-même en se perçant le cœur d'une de ses flèches, et révèle à Antar qu'Amara va revenir, le croyant mort, et fondre sur la petite troupe privée de son chef. Antar y pourvoira. Il renonce à la vie avec le même héroïsme simple, qu'il marchait à sa conquête. Il ne confie son mal qu'au fidèle Cheyboud, le Pylade de cet Oreste, le Patrocle de cet Achille ; il assure le départ de sa femme et de ses fidèles, dont, vivant ou mort, il saura couvrir la retraite. Il se fait revêtir de son armure :

Pour que bardé de fer le corps garde le droit
Même après qu'il est mort de rester encor droit,

mettre en selle, et la lance en main, à cheval, comme un chef, reste seul dans le défilé. Lorsque Amara paraît, il voit le cavalier haut et droit, casque en tête, et devant le mort héroïque, qui a gagné ainsi sans combat sa dernière bataille, il fuit épouvanté.

La haine aveugle de Zobeïr, conduite par la perfidie d'Amara, n'a pas eu le dernier mot. Antar triomphe encore une dernière fois dans la mort ; il continuera de triompher dans les victoires de sa race, qu'il a entrevues, qu'il a préparées par son génie, par son exemple, par le rayonnement de sa bravoure, de sa générosité, de son inspiration.

Une telle destinée évoque naturellement son cadre oriental et les sauvages et tendres harmonies qui mêlent les chants de guerre et d'amour, les rumeurs des rudes journées et les mélodies des nuits du désert. C'est cette parfaite union de la poésie, du décor et de la musique, qu'a réalisée le théâtre de l'Odéon.

Les vers de M. Chekri-Ganem sont d'une virtuosité un peu négligée, un peu facile, mais qui fait souvent un grand effet. Ils m'ont rappelé, avec moins de maîtrise, le *Nana Sahib* de M. Jean Richepin :

Qu'importe à l'aigle noir et même aux hirondelles
Une plume de plus ou de moins à leurs ailes ?

D'autres font penser, avec moins d'art, aux préciosités de *La Princesse lointaine* :

Ah ! comme le baiser qu'on souhaite a du prix !
On en a le parfum avant de l'avoir pris.

Ou encore :

C'est comme si le cœur se mettait à genoux.

Mais surtout ils gardent, des oasis où le poème a

pris naissance, des étendues ensoleillées où a galopé la légende, un enivrant parfum, une noblesse barbare, une allure de conquête et d'épopée. La musique de Rimsky-Korsakow les soutient et les enveloppe, crée autour d'eux l'atmosphère où leurs vibrations se prolongent avec plus de langueur et d'ardeur, plus de richesse et d'infini... L'orchestre Colonne, conduit par M. Gabriel Pierné, assure à cette musique une exécution parfaite. Parfaits aussi les décors d'un réalisme intense et d'une admirable couleur. Avec quel amour M. Antoine y a fait jouer la lumière ! L'ensemble donne une véritable impression d'art.

Il faut dire que l'interprétation est excellente. M. Bernard (Cheyboub) est un beau nomade arrogant dans son burnous troué ; il est aussi un fidèle compagnon d'Antar, la personnification même du dévouement et de l'amitié. M. Grétilat marque fortement la fourberie méchante d'Amara. M. Desfontaine est un effrayant captif aveugle ; il a su laisser à cette figure la grandeur d'un symbole. M^{lle} Ventura est une charmante Abla. M^{lles} Céliat et Colona-Romamo sont de gracieuses Orientales. Nous n'aurions garde d'oublier M^{lle} Napierkowska, qui a dansé la danse du feu avec une fureur sacrée et une souplesse de flamme. Enfin et surtout M. Joubé est un Antar tel que nous pouvons le rêver. Depuis son apparition dans l'oasis, après la victoire sur les nomades envahisseurs et leur chef Zobéir, jusqu'à sa mort, à cheval, sur le roc qui domine le défilé, il nous montre les plus beaux aspects d'un jeune héroïsme tout près de la nature encore et tout brillant de noblesse et de grâce. Il est à la fois, avec une égale perfection, avec une égale intensité de vie, le guerrier, le poète et l'amoureux ; il est, comme il convient, quelque chose de plus : le représentant, le héros d'une race guerrière et poétique, d'une race conquérante, à l'aurore de sa longue journée de gloire. Le personnage ainsi grandi, transfiguré, légendaire, M. Joubé a réussi à ne pas l'amoindrir. Ajoutons qu'il dit le vers avec un sens de la mesure, une justesse de ton, une ampleur et une sonorité de voix dont la réunion chez un même acteur est des plus rares. Rien ne manqua donc à notre plaisir. Et ce spectacle qui, à la Répétition générale, enchantait des peintres, des littérateurs, peut être vu de tous et de toutes. Ces trois heures dans la vieille Arabie héroïque et légendaire ne charmeraient pas moins de jeunes spectateurs. Est-il rien de plus conforme à la nature même de notre grand théâtre national de la Rive gauche, à ses traditions les meilleures et à sa véritable destinée ?

FIRMIN ROZ.

Chronique des Livres

EN FRANCE ET EN AMÉRIQUE

Les Français seraient vraiment impardonnables de ne point estimer le mérite éminent des Américains, et de ne point rendre hommage à la République-sœur des Etats-Unis. Les citoyens les plus distingués du Nouveau-Monde leur dédient en effet des ouvrages fort bien faits, où ils exposent toutes les raisons qu'a leur patrie d'être considérée et d'être aimée. C'était récemment M. Henry van Dyke, qui analysait de façon experte et attrayante *Le génie de l'Amérique* (1). C'est aujourd'hui M. N.-M. Butler, président de l'Université Columbia (New-York), qui nous soumet une sorte de confession sur *les Américains* (2).

De tels livres sont précieux, puisque l'on y découvre l'opinion que les Yankees ont d'eux-mêmes, et celle qu'ils veulent bien souhaiter que nous ayons nous-mêmes. Est-il besoin d'ajouter que cette opinion est flatteuse ? Elle l'est, à juste titre, parce que l'activité de cette immense et jeune démocratie est admirable. Elle l'est aussi, parce que la confiance en soi a toujours distingué les descendants de Washington.

« Il existe un type mental américain », prononce dès les premières lignes M. N.-M. Butler. Tel était aussi le postulat de M. Henry van Dyke, s'attachant à dépeindre l'âme commune, qui inspire les Etats si dissemblables de l'Union américaine. La cause primordiale de cette unité nationale est, pour les deux savants auteurs, la même : c'est l'hérédité, la tradition, l'impulsion anglo-saxonne. Mais d'autres faits, d'autres forces agissent dans le même sens : ainsi les migrations incessantes de contrée à contrée, si nombreuses, que plus du cinquième de la population habitait en 1900 dans des Etats où elle n'était pas née ; ainsi le développement d'institutions privées, la presse, les partis, etc., s'étendant à toute l'Union ; ainsi encore l'action politique, pédagogique, économique, sociale, des pouvoirs fédéraux.

Le trait essentiel de ce « type mental américain », dit M. N.-M. Butler, à nouveau d'accord avec M. Henry van Dyke, c'est « la confiance en soi ». « L'Américain est confiant dans ses propres forces, par nature et par tradition... Cette confiance en soi et cette indépendance de caractère se manifestent de plus d'une manière : elles rendent à jamais impossible aux Etats-Unis l'établissement de classes fixes et permanentes, au double point de vue social et économique. » Par là même, elles s'opposent au progrès du socialisme.

« Exprimer sa personnalité », telle est « la grande ambition » de cet homme, sûr de soi. Le but même qu'on a coutume, en Europe, d'assigner à ses efforts : gagner des dollars, n'est à ses yeux que secondaire. « L'Américain tient beaucoup moins à l'argent, affirme le président de l'Université de Columbia, que le Français, voire même que l'Anglais ou l'Allemand. » Aussi le dépense-t-il aisément en libéralités magnifiques.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 juillet 1909 : *Les Etrangers expliqués par eux-mêmes*.

(2) Edouard Cornély et Cie, éditeurs.